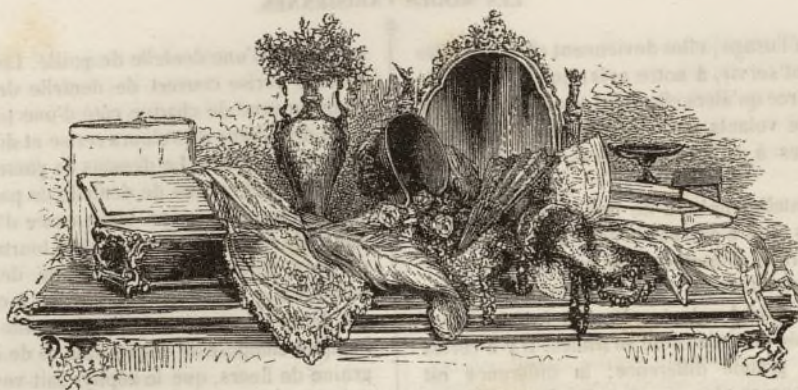




## LES MODES PARISIENNES

*Chapeaux de M.<sup>me</sup> Julien boulev. des Italiens 24. — Robes de M.<sup>me</sup> Quiller  
rue de Choiseul 23. — Lingerie de M.<sup>me</sup> Colas rue Vivienne 47 —  
Chaussures de Mexico rue Tranchet 17.*

Paris chez Aubert et Cie Place de la Bourse  
Ayuntamiento de Madrid



## MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LE FLANEUR (3<sup>e</sup> partie suite et fin), par ALPHONSE  
KARR. — LE SHERRY DU COMMODORE, par PAUL  
FÉVAL. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS IL-  
LUSTRE

### MODES ET FASHIONS.



C'est aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne qu'il faut, pendant les beaux mois de l'année, aller chercher la mode. Le jardin des Tuileries tombe dans l'abandon le plus complet : pour les enfants, l'ex-jardin royal est toujours un lieu de récréation ; les vieillards y vont par habitude, peut-être par souvenir.

Adieu à ces ombrages touffus, à ces belles allées, à ces hôtes de marbre qu'on aimait à retrouver chaque soir ; les Champs-Élysées poudreux, où se tient une foire perpétuelle, voilà ce que lui préfère le Parisien ! Les uns vont s'y montrer, les autres pour regarder ; chacun est à sa place : c'est le théâtre au grand air. La pièce qui s'y joue est chaque soir la même ; elle pourrait s'appeler *Vanité et Ennui*. Si la pièce est la même, il faut convenir que les costumes varient beaucoup ; ce sont les bons mots de cette monotone comédie.

C'est aux Champs-Élysées que se décide le

succès d'une mode : d'abord on la risque en voiture ; si elle plaît, vous la voyez bientôt se propager et devenir mode populaire.

Un joli chapeau peut se montrer dans les petits théâtres ; une robe d'été, un élégant mantelet ne peuvent se montrer qu'à la promenade.

C'est aux Champs-Élysées qu'on a vu, la semaine dernière, les plus belles robes à disposition en taffetas chinés, en foulards et en taffetas ;

— Les mantelets de taffetas blanc, les mantelets-châles en dentelle de laine blanche ou noire, les mantelets de taffetas de couleurs claires garnis de hautes franges ou de dentelle de laine blanche ;

— Enfin les très-petits pardessus garnis au bas de deux rangs de dentelle : soit de Chantilly, soit de dentelle de laine.

Il nous faut maintenant donner quelques explications sur les mantelets-châles en dentelle de laine, lesquels seront très en faveur comme mode d'été. Ces mantelets se composent, en noir ou en blanc, d'une pointe de châle garnie au bas d'un haut volant en même dentelle, le bord de la pointe est entouré d'une bordure qui au bas fait tête au volant ; c'est-à-dire que le volant est cousu dessous à la distance de trois travers de doigt, le bord du châle revient dessus et fait tête au grand volant. Ces mantelets-châles sont extrêmement riches de dessins, légers et fermes ; qualités qui les rendent très-agréables à porter.

Malheureusement l'imitation s'est déjà emparée de ces dentelles. Il s'en fait au métier, lesquelles sont, de même que les dentelles de soie, beaucoup moins belles que les vraies dentelles ; elles ont, du reste, les mêmes défauts. Ainsi les imitations de dentelle de Chantilly semblent parfaites ; mais

bientôt, à l'usage, elles deviennent chiffons : elles ne peuvent servir, à notre avis, qu'en volants de robes, parce qu'alors elles sont soutenues par les étoffes. En volants de mantelets, de pardessus, en voilettes à chapeau, châles, elles sont fort laides.

Les dentelles imitées de laine sont assez fermes; mais elles n'ont pas la souplesse et la légèreté des vraies dentelles faites aux fuseaux.

Un mantelet-châle en vraie dentelle de laine garni d'un grand volant coûte 170 à 180 francs; un en fausse dentelle coûte 90 francs. Il y a certes une assez grande différence; la différence est peut-être encore plus grande entre la qualité des deux dentelles.

Une femme qui sait s'habiller ne portera pas un châle de fausse dentelle, ou, si elle est forcée à n'acheter qu'un objet de prix modeste, elle préférera un mantelet de taffetas.

Il n'y a rien de plus laid, en toilette, que la fausse élégance.

La dentelle de laine est très-bien pour volants de mantelets et de pardessus, — pour volants de robes on lui préférera la dentelle de Chantilly.

Les chapeaux sont charmants; toutes les femmes le disent, nous ne faisons que répéter. C'est encore aux Champs-Élysées que se remarquent les plus jolis; on reconnaît la forme, l'ornement des habiles modistes.

Un chapeau de paille de Beaudrant, une capote de Barenne ou de madame Plé-Horain (1) font le sujet d'une conversation.

Le salon de mode de madame Plé-Horain est dans ce moment un véritable musée de modes, parmi lesquelles on remarque : une délicieuse capote de crêpe blanc, dont le bord, large de trois à quatre travers de doigts, est rendu transparent par des ornements d'une très-grande légèreté; ainsi, ce bord est composé de petits volants de blonde de soie alternés chacun par un petit biais de tulle illusion froncé comme un volant. Le bavolet est orné au bord dans le même genre. Sur le côté droit de la capote est une branche d'épis de riz blanc avec des pailles d'un vert tendre qui tombent en s'enroulant. Le dessous de passe est en même fleurs.

Un chapeau de paille, dont le modèle est renouvelé chaque jour parce qu'il plaît beaucoup, est orné simplement de chaque côté d'une touffe, s'allongeant jusque sur le haut du bavolet, de pâquerettes mêlées de petites herbes vertes, le dessous de passe, non doublé, est orné de mêmes pâquerettes.

Un ravissant chapeau de crin végétal blanc, brodé paille, ayant au bord, à cheval, un velours cerise large de trois à quatre centimètres,

(1) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.

recouvert d'une dentelle de paille. Le bavolet en velours cerise couvert de dentelle de paille. Le chapeau orné de chaque côté d'une touffe de coques de rubans de velours cerise et de coques de dentelle de paille. Le dessous de passe en coques de velours et coques de dentelle de paille.

Une capote de crêpe blanc ornée d'une blonde haute de sept à huit centimètres tournant autour du fond en s'avancant en pointe devant sur la passe. Cette blonde à dents avait à chacune de ses dents une petite étoile de paille, un petit bouquet composé de coquelicots et de chandelles, graine de fleurs, que le zéphyr fait voyager dans l'air. Fleurs qui ont fait dire à je ne sais plus quel poète :

« D'un vol que le zéphyr seconde,  
Où vont les fleurs de mai voyageuses d'un jour ?  
Elles vont apporter leur poussière féconde  
À leurs époux éelos sur l'autre bord de l'onde... »

Nous voyons avec grand plaisir revenir la mode des fleurs sur les chapeaux d'été.

Pour toilette simple de la matinée, madame Plé-Horain garnit des chapeaux de paille noir et paille de coques de velours noir et coques de ruban de taffetas rose posées en touffe de chaque côté de la passe. Ces chapeaux sont doublés de taffetas rose et ornés au bord en dedans de deux petites blondes noires ayant au pied un rang de petit velours noir. Le bavolet est bordé de deux petits rangs de blondes et deux rangs de petit velours. D'autres sont ornés de fleurs roses dessus, le dessous de passe en taffetas rose et des fleurs roses mêlées de coques de petits velours noir qui tombent en folies.

Quelques chapeaux de paille de fantaisie, soit paille, soit mêlée de couleurs, sont ornés de branches de roses paille à feuillage grenat; les dessous de passe sont alors doublés de taffetas paille avec fleurs paille et grenat.

Quant aux coquettes coiffures de blondes et fleurs, ce n'est plus pour nous que madame Plé-Horain les façonne. L'Angleterre enlève toutes ces délicieuses modes de soirée. C'est tout au plus si l'on nous en permet la vue, pressé qu'on est de les expédier.

Il en est de même pour les robes de bal qui se taillent et se garnissent pour nos belles voisines d'outre-mer. Nous en avons cependant vu quelques-unes qui étaient en tulle illusion, et presque tout ornées de blonde; non-seulement comme berthe à châle et traverses de corsage mêlées de bouillonnés, mais encore comme ornement de jupes. Exemples : deux jupes de tulle rose, la première en tulle de Lyon garnie au bas de cinq bouillonnés séparés chacun par une petite blonde blanche; la seconde jupe ornée seulement de sept rangs de petite blonde blanche très-froncée en neige, cette jupe coupée en grandes dents

dites rivières. Les petites manches composées de bouillonnés et de petite blonde.

Une magnifique robe de moire chinée fond bleu était garnie devant en tablier d'un haut volant de dentelle en bas surmonté de trois rangs beaucoup moins hauts terminés de chaque côté par des nœuds de ruban, — la berthe double en dentelle était en forme de châle encadrant une échelle de trois rangs de dentelle.

Madame Dumoulin (1) vient aussi en aide à ces élégances par des corsets qu'elle expédie pour Londres, sur mesure ou sur des modèles, qui ne sont pour elle que mesure, car elle sait les perfectionner. Les corsets sans goussets sont fort appréciés.

Madame Dumoulin prépare en ce moment des corsets-amazone pour monter à cheval, et pour le matin, à la campagne, où l'on veut être habillée sans la moindre gêne.

#### MODES D'HOMMES.

Le costume d'homme se complète, depuis les beaux jours, du chapeau gris à bords assez larges.

Humann (2), un de nos plus habiles tailleurs, fait beaucoup d'habits à la française qui se boutonnent presque en haut par des boutons. Le gilet est non croisé. Le pantalon de fantaisie à rayures ou à carreaux.

Lorsque les jeunes gens quittent la veste, c'est-à-dire à douze ou treize ans, ils portent des redingotes très-courtes boutonnées du haut seulement, une cravate de soie de couleurs vives à carreaux, un gilet non croisé, un pantalon de valencias à petits carreaux.

Les peels d'Humann, paletots légers pour l'été, sont toujours à grand succès.

On commence à voir porter beaucoup de pantalon en drap léger ou satin de laine de couleurs demi-claires, telles que gris-cendre, nankin, gris-souris.

Quant aux costumes de campagne toujours fort excentriques, ils sont encore à naître. Le mois de juin est sans doute destiné à l'honneur de les voir se produire.

Un ensemble de costume d'homme se compose, en ce moment, pour la promenade, d'un chapeau gris, d'un habit à la française de couleur foncée : bronze, bleu ou vert-olive très-foncé; d'un gilet non croisé en piqué ou en valencias, d'un pantalon en drap léger ou en valencias de couleur demi-claire, ou d'un pantalon de fantaisie en valencias à carreaux.

Un autre se compose aussi d'un peel, d'un pantalon de valencias gris-souris, d'un gilet non croisé en piqué à fleurs ou valencias à carreaux,

(1) Rue Basse-du-Rempart, 44.

(2) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.

d'un chapeau gris, d'une cravate de taffetas chiné.

Ou d'un chapeau gris ou noir, d'une petite redingote fermée du haut par trois boutons, un au col droit, deux au-devant de la redingote; un pantalon de fantaisie en valencias, une cravate en soie écossaise.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Capote de crêpe ornée de blonde et de fleurs. Robe de barège fond noir guipure à dessins brochés et bordures satinées. Fichu à plastron d'entre-deux brodés et de volants de dentelle. Sous-manches ouvertes garnies de deux rangs de dentelle.

Chapeau de paille coué orné d'un nœud de ruban. — Mantelet de taffetas blanc garni d'une frange haute de trente-cinq à quarante centimètres surmontée de trois rangs de franges. — Redingote de damas garnie de volants de ruban.

## LE FLANEUR.

(SUITE ET FIN.)

Sortant un jour de la boutique d'un marchand de bric-à-brac, chargé de deux figures de plâtre, d'un casque antique et d'un parasol chinois, Arthur s'était, dans la rue, trouvé en face d'une femme dont la beauté l'avait frappé. — Les impressions subites ne sont pas une chimère. D'un coup d'œil, Arthur fut amoureux, malheureux, jaloux. Les plâtres lui échappèrent quasiment des bras; il voulut suivre l'inconnue, mais chargé comme un portefaix, sale de poussière et de plâtre, il avait été forcé d'abandonner ce projet au cinquième pas.

Il resta triste et rêveur pendant trois jours. Une chose l'affligeait surtout. Il devait avoir produit sur l'esprit de cette femme une impression toute contraire à celle qu'il avait reçue d'elle. Son accoutrement était ridicule, son admiration stupide. Pendant quinze jours il ne sortit plus qu'en grande toilette; si l'on jouait une pièce nouvelle, il allait au théâtre; si un rayon de soleil se glissait à travers les nuées grises de novembre, il allait se promener aux Tuileries; cherchant sous tous les chapeaux les yeux bleus de son inconnue. Il voulait réparer l'impression défavorable qu'il pensait avoir produite, et s'élever au moins vis-à-vis d'elle au niveau des indifférents et des gens qu'elle n'avait jamais vus.

A deux mois de là, il l'avait une seconde fois aperçue dans un théâtre; mais elle était fort éloignée de lui et, quoi qu'il pût faire, il n'avait pas réussi à attirer son attention sur sa personne, qui, ce jour-là, était tout à fait coquette et bien arrangée. En rentrant, il avait fait son portrait de

mémoire ; et la vue continuelle de cette image n'avait pas peu contribué à entretenir dans son esprit une passion passablement extravagante : puis il ne l'avait jamais rencontrée, quelques recherches qu'il eût faites. Quelquefois il avait suivi des heures entières des femmes inconnues, sous prétexte qu'elles avaient dans la taille et dans la tournure quelques rapports avec sa bien-aimée ou qu'elles portaient un châle bleu. Les deux seules fois qu'il l'avait aperçue, elle était enveloppée d'un grand cachemire de cette couleur.

Du reste il faisait fort assidûment la cour au portrait, et il plaçait devant lui de beaux bouquets chaque fois qu'il rentrait. La cherchant toujours et ne la voyant jamais, il était arrivé à un point d'adoration tel, que, s'il l'eût rencontrée par hasard, et qu'il eût réussi à se faire aimer d'elle, lui ne l'aurait pas aimée longtemps. Il avait juché son idole sur un piédestal si élevé, qu'elle n'en aurait pu descendre sans se briser. Avec de l'imagination et des obstacles, on peut toujours adorer une femme : il n'est pas aussi facile de l'aimer. On n'adore la plupart des femmes que faute de les pouvoir aimer. Non que nous prétendions dire du mal des illusions ; loin de là, nous avons souvent pensé qu'il n'y a de beau dans la vie que ce qui n'y est pas : c'est-à-dire que la vie nue, dépouillée des riches couleurs que lui prête le prisme de l'imagination, ne vaut guère la peine qu'on la vise, et ressemble à un papillon dont les ailes froissées par une main maladroite ont perdu leur brillante poussière écaillée.

Tuer les illusions, c'est borner le monde à notre horizon, c'est rétrécir le cercle de nos sensations à la largeur de nos bras étendus ; c'est, à l'exemple de l'éphore spartiate, couper deux cordes de la lyre ; c'est, comme le tyran de Syracuse, jeter à la mer sa plus belle bague ; c'est se mutiler comme Origène.

Ainsi, en reconnaissant sous un chapeau noir, et à travers un voile de la même couleur, les grands yeux bleus de l'inconnue, Arthur s'était précipité à la porte du café ; mais, au moment de la franchir, il se rappela tout à coup qu'il n'avait pas payé et ne pouvait payer ce qu'il avait pris, et qu'en le voyant sortir, surtout d'un pas rapide, on ne manquerait pas de le prendre pour un voleur qui avait voulu déjeuner aux dépens du limonadier.

Il retourna à sa place, demanda un sixième verre d'eau sucrée et fit semblant de lire un journal.

Enfin, un homme entra en riant dans le café, c'était l'ami auquel Arthur avait écrit de venir le tirer d'embarras. Il lui offrit sa bourse ; Arthur paya le commissionnaire et ses innombrables verres d'eau sucrée.

« Mon cher ami, dit le nouvel arrivé, puisque je paye ton déjeuner, permets-moi de subvenir également à ta nourriture du reste du jour, et viens souper avec nous. »

Des circonstances amenées par la rencontre de cet ami, un amour qui amena un voyage, un voyage qui amena une brouille, une brouille qui amena un retour, tout cela prit bien du temps.

En route Arthur songe à son inconnue, et, rentré à son atelier, remplace par un bouquet de bruyère rose et de genêt doré le bouquet depuis longtemps flétri qui décorait son portrait.

« Parbleu ! dit Arthur, il faut que j'aille chez mon oncle. »

Arthur rentre au moment où Eugène allait dîner seul.

« Eh bien ? »

— Eh bien !

— As-tu vu ton oncle ?

— Non.

— Comment cela ?

— Le boulevard m'a encore une fois été funeste.

Je me suis arrêté à voir une géante polonaise lors de la guerre de Pologne, belge pendant le siège d'Anvers. Voici ce que j'ai lu sur l'affiche : « Le roi, ayant appris ce qu'on disait de sa merveilleuse beauté, l'a voulu voir et a déclaré que c'était à juste titre qu'on la surnommait la reine des géantes. »

Fort du suffrage du roi, je suis entré, et j'ai eu l'honneur d'être distingué par la reine des géantes.

— Ah !

— Devant tout le public rassemblé, elle m'a dit : Si monsieur, qui est d'une riche taille, veut se placer à côté de moi, on verra qu'il ne me va pas à l'épaule.

Je me suis gravement juché sur son estrade, et je suis resté près d'elle aussi longtemps qu'elle l'a jugé convenable.

— Ah ! dit Arthur en soupirant, j'ai vu quelque chose qui m'a plus intéressé que tout cela.

J'étais arrêté près d'un escamoteur ; il avait besoin d'une montre pour une métamorphose. J'avais prêté la mienne, et je t'assure que le tour est très-drôle ; mais comme je le regardais opérer, une femme, enveloppée d'un cachemire bleu, vint à passer. Cette femme, c'était mon inconnue. Je veux la suivre ; elle marchait sur le boulevard précisément dans le sens de ma route pour aller chez mon oncle, mais je ne pouvais pas laisser ma montre dans les mains de l'escamoteur. Je m'avance vers lui : Ma montre ?..

— Monsieur, dans un instant.

— Je veux m'en aller.

— C'est l'affaire de cinq minutes.

— Je n'en ai pas une à perdre. »

Tout le cercle murmure et m'invective.

« Avez-vous peur que je vous vole votre montre ? »

— Vous êtes un drôle.

— Eh bien ! prenez-la dans le gobelet où je l'ai mise. »

Je mets la main dans le gobelet ; j'en tire un gros oignon. Tout le monde rit. Tout cramoisi je demande encore ma montre, et je m'enfuis avec ; mais l'inconnue a disparu. Si elle était restée sur le boulevard, la ligne est droite, je la verrais ; un cabriolet vient de partir, je le suis, je le poursuis. Il faut avoir du malheur, le cheval trotait parfaitement. Hors d'haleine, je le devance, mais il n'y avait dedans qu'un homme à lunettes bleues. »

Arthur reçut une lettre de son père ; dans cette lettre il y avait ce passage :

« Envoie-moi des nouvelles de ton oncle, que l'on disait si mal ; je ne te demande pas si tu l'as vu, car ton cœur, nos intérêts, le respect humain, sans compter le conseil que je t'en avais donné, tout t'en faisait une loi. »

« J'irai demain, quand il pleuvrait des vieilles femmes ! » s'écria Arthur.

Six semaines après, Arthur arrive à l'Arsenal ; la maison de son oncle était tendue de noir, on venait de mettre le corps dans le corbillard, tout le monde montait dans les voitures de deuil. Arthur fut atterré, cependant quelques minutes de réflexion lui firent voir qu'il ne lui arrivait rien que de très-ordinaire et tout à fait conforme à la marche naturelle des choses. Trois personnes dont les figures ne lui étaient pas inconnues lui firent du geste l'invitation de monter avec elles dans la dernière voiture. Arthur monta et suivit d'abord à l'église, puis au cimetière, sans dire mot ; seulement, il lui venait bien à l'esprit quelques remords de n'avoir pas vu son oncle à son heure suprême. On arriva. Après cette cérémonie toujours triste, même pour les indifférents ; après qu'on eut descendu le cercueil dans la fosse, et qu'on l'eut recouvert de quelques pelées de terre qui retentirent sourdement sur le sapin, un monsieur vêtu de noir s'avança, qui se moucha et d'une voix émue autant par l'embarras de parler en public que par la douleur prononça l'éloge du défunt.

Cette figure encore n'était pas inconnue à Arthur ; il lui vint en l'esprit que ce jeune homme, moins étourdi ou plus heureux que lui, était probablement l'héritier de son oncle.

« Messieurs, dit l'orateur, surtout à propos de la mort, on peut dire que c'est pour celui qui reste que l'absence a le plus d'amertume. L'homme que nous regrettons va occuper dans le ciel la place que lui ont conquise ses vertus ! et nous, nous restons ici-bas pour le pleurer... »

— Il n'y a pas de doute, pensa Arthur, mon oncle lui a donné sa terre de Bayeux.

« Personne, continua l'héritier, ne pratiqua mieux ce précepte de l'Évangile : Que votre main gauche ignore ce que donne votre main droite. C'est pour cela que les pauvres, ignorant d'où leur sont venus les nombreux bienfaits qu'il a répandus dans sa vie, ne sont pas accourus ici pour humecter cette terre de leurs larmes... »

— Il a aussi la maison de Paris, se dit Arthur.

« A quelques personnes ses facultés morales ont paru baisser ; c'est que sa vie était finie dans ce monde, et qu'il commençait l'enfance d'une autre vie... »

— Je ne donnerais pas cinq sous, dit tout bas Arthur, de ce que mon oncle m'a laissé de ses rentes sur l'État.

« C'était l'enfance de l'immortalité ! »

— Il ne me reste pas même les actions de canaux. »

On remonta en voiture. Les trois compagnons d'Arthur parlaient de leurs affaires ; Arthur ne parlait pas. Cette scène de mort l'attristait, et aussi, à dire le vrai, la pensée que le travail de toute sa vie ne suppléerait pas à l'héritage qu'il avait perdu par sa faute. Il descendit de voiture et continua sa route à pied. Comme il traversait le boulevard, quelques personnes étaient arrêtées, et qui ne s'est arrêté quelquefois pour moins ? à regarder un postillon qui rattachait un trait rompu par ses chevaux. Arthur machinalement s'arrêta comme les autres. Comme il regardait, un homme lui frappa sur l'épaule : Arthur se retourna : c'était son oncle.

Arthur pâlit et fut quelques instants immobile et glacé, puis il sauta au cou de son oncle et l'embrassa.

« J'aimerais mieux, dit l'oncle, que tu m'embrasses moins fort et plus souvent. »

Arthur l'embrassa encore ; mais il y avait dans ses mouvements quelque chose de convulsif.

« Comment, c'est vous, vous dans mes bras, mais c'est impossible ! »

— Il n'y a rien de si simple, je vais à Bayeux pour le reste de la belle saison.

— Mais, mon oncle, je viens...

— De chez moi peut-être : on enterre ce pauvre Dubois, mon voisin, celui que tu as vu si souvent chez moi...

— Quoi ! ce n'est pas vous ?

— Comment moi !

— Il y a quatre heures que je vous pleure... »

L'oncle laissa échapper un éclat de rire. — Je vais à Bayeux marier ta cousine.

— Quelle cousine ?

— La fille de la sœur de ta mère, de ma seconde sœur ; elle est chez moi depuis un an.

— De ma tante Marthe ?

— Précisément ; elle ne connaît pas son prétendu, mais j'ai arrangé cela par lettres : elle sera très-heureuse. »

Le postillon avait fini; l'oncle monta dans la chaise et dit : « Baise la main de ta cousine, que tu ne reverras peut-être jamais; car son mari reste dans ses terres, qu'il fait valoir. » Arthur baisa une petite main qui sortit de la chaise sur l'invitation de l'oncle, puis leva les yeux et reconnut le doux visage de l'inconnue au cachemire bleu. Le châle bleu l'enveloppait encore. La chaise partit et Arthur resta sans rien voir ni rien entendre, jusqu'à ce qu'elle fût perdue dans la brume qui descend vers la fin du jour.

ALPHONSE KARR.

## LE SHERRY DU COMMODORE.

Vers l'an 1798, il y avait au Temple un concierge, nommé Lasne, qui n'était point trop méchant pour un concierge de prison républicaine. Il mangeait fort, buvait davantage, et ce n'était pas chose très-rare de voir, après dîner, son petit œil gris, demi-caché, d'un côté, par l'épaisse toison de son sourcil, de l'autre par la rubiconde saillie d'une joue rondelette, s'animer et sourire comme aurait pu faire l'œil d'un honnête citoyen pourvu d'une demi-douzaine de manoirs nationaux payés en assignats. Il était gros, gras, mais alerte, et son penchant pour la bonne chère ne nuisait en rien à sa vigilance.

A cette époque, parmi les prisonniers du Temple, se trouvait le commodore Sidney Smith. On peut se faire une idée de l'importance que le gouvernement républicain attachait à la prise de ce personnage, en songeant qu'il refusa de l'échanger d'abord contre M. Bergeret, alors capitaine de vaisseau, et, une seconde fois, contre douze mille prisonniers français. Aussi le citoyen Lasne ne négligeait-il aucune précaution pour prévenir toute tentative de fuite. Il rebouchait héroïquement chaque soir sa bouteille à demi vidée; et si, en se levant, il sablait une vaste tasse de punch au rhum, c'était à cette seule fin de chasser les brouillards du sommeil, et de se donner du cœur pour accomplir sa ronde matinale.

Le commodore tenait au Temple une sorte de maison. Il avait près de lui le capitaine Wright son secrétaire, un valet de chambre et un jockey nommé John. Ce John était un bon garçon, trop grand pour faire un groom, mais joyeux vivant, et possédant cette gravité comique qui tient lieu d'esprit aux plaisants d'outre-Manche. Il avait le don de plaire au citoyen Lasne et à tous les habitués de la prison, qui se pâmaient de rire à l'entendre écorcher le français. C'était là en effet le vrai talent de John.

Les Anglais sont fiers, dit-on, rugueux de manières et difficiles à vivre, sir Sidney était comme

ses compatriotes; mais autre chose est de trôner sur le gaillard d'arrière d'un vaisseau de haut-bord, que de mener triste et petite vie au fond d'une prison supérieurement verrouillée. Si fier que fût le commodore, il capitula et condescendit à inviter parfois le citoyen Lasne à sa table. C'était pour le concierge un grand honneur; mais il ne le sentit point, et se laissa toucher seulement par l'excellent xérès et la substantielle cuisine de son noble prisonnier. Il se prit à aimer tendrement le roast-beef, et conçut pour le pudding une passion romanesque et sans bornes.

« Je veux passer pour suspect, disait-il souvent en promenant sa langue sur ses lèvres, si le citoyen prisonnier de guerre n'est pas un digne compagnon! Et il faut avouer que, tout aristocrates qu'ils sont, ces goddams savent bien ce qui est bon. »

Ainsi rapprochés par l'officieuse entremise du bœuf rôti et du gâteau au rhum, le commodore et son geôlier ne tardèrent pas à faire plus ample connaissance. Lasne vit que Sidney Smith était un homme d'honneur inflexible et sévère; il devina, lui infime serviteur de la République, ce que pouvait avoir de sacré la parole d'un soldat aux monarchiques croyances; il se fit une idée juste, parce qu'elle était tacite, de la foi d'un chevalier. De son côté, Sidney Smith découvrit avec surprise, sous la rude enveloppe du concierge, un cœur honnête, simple, presque compatissant; il reconnut, au travers des absurdes idées qui meublaient son cerveau, un esprit droit, un sens équitable. Or, ces idées absurdes saturaient alors l'atmosphère parisienne. Les erreurs du concierge étaient donc de son époque. Au contraire, ce qui en lui était bon et recommandable lui appartenait d'autant mieux que ces choses étaient alors plus rares et moins recherchées.

Par une magnifique soirée d'août, en l'année que nous avons dite, Sidney Smith, son secrétaire et le citoyen Lasne étaient attablés dans l'appartement de ce dernier. Le commodore, qui, bien entendu, faisait les frais du festin, semblait triste et préoccupé plus encore que de coutume. Lasne buvait; en buvant, il examinait parfois son prisonnier avec inquiétude: car il savait que Smith s'était ménagé au dehors de nombreuses intelligences, et il craignait sans cesse une évasion.

« Je veux passer pour suspect, s'écria tout à coup Lasne, si je bois un verre de plus! »

Smith leva sur lui son regard distrait.

« Pourquoi cela? demanda le capitaine Wright.

— Master Lasne, ne trôvé pas le sherry comfortable? » insinua John en accentuant chaque voyelle d'une façon extravagante.

Lasne cligna de l'œil et posa sur la table son verre à moitié plein.

« Le vin est bon, dit-il, mais du diable si le citoyen commodore ne songe pas à ses trois muses (1) à l'heure qu'il est ! »

Smith ne put retenir un tressaillement. Lasne se leva aussitôt; il était pâle : toute cette joie du viveur, assis devant un succulent repas, avait disparu comme par enchantement.

« Citoyen, dit-il, excuse-moi, je n'aime pas à vous voir rêveur... Je vais doubler les postes et inspecter les serrures. »

Un triste sourire vint à la lèvre de Sidney Smith.

« Restez, monsieur, dit-il, je vous promets de ne me point échapper ce soir. »

— Vrai ? dit Lasne en hésitant.

— Je vous engage ma parole. »

Ce mot était à peine prononcé, que Lasne se rasseyait joyeusement, renouait sa serviette autour de son menton, et achevait son verre.

« Master Lasne avé soaf, et trôvé maintenant le sherry confortable ? murmura John.

— Citoyen jockey, dit le concierge, tu as raison. Verse à boire ! A présent que j'ai la parole de sir Sidney, je puis fermer les yeux et dormir sur les deux oreilles.

— Oh ! fit John en cadencant sur trois notes également fausses l'exclamation favorite des Anglais.

— Cela t'étonne, reprit Lasne en s'échauffant ; je veux passer pour suspect si ce n'est pas la pure vérité !... Verse à boire ! J'ai confiance dans le citoyen commodore ; je l'estime, je le respecte, et... verse à boire ! »

John, qui avait peiné à suffire aux demandes du concierge altéré, fit sauter le bouchon d'une autre bouteille, et parodiant la parole animée de Lasne il s'écria : « Vasé à boare ! »

Le citoyen Lasne s'interrompit pour adresser au jockey un sourire de bonhomie ; puis il reprit encore :

« Tenez, citoyen Smith, le temps est beau, voulez-vous faire un tour de boulevard ? »

A cette proposition étrange, sir Sidney secoua sa rêverie et jeta un coup d'œil d'envie sur les contrevents de la fenêtre que rougissaient les derniers rayons du soleil couchant.

« Monsieur, dit-il en étouffant un soupir, il est des plaisanteries qu'il ne faut point faire.

— Je ne plaisante pas ! s'écria Lasne.

— Quoi ! vous consentiriez ?...

— Encore une fois, voulez-vous faire un tour de boulevard ? »

Sir Sidney se croyait le jouet d'un songe ; il

(1) Trois demoiselles royalistes, cachant leurs noms sous les fabuleux sobriquets de Thalie, Melpomène et Cho, avaient travaillé longtemps sans succès à la délivrance du commodore. On affecta de tourner en dérision leurs tentatives, et on les laissa libres. C'est à cet événement que fait allusion le géolier.

hésitait à répondre. John se pencha à son oreille et répéta en criant à tue-tête :

« Master Lasne demandé à vos si vos volé faire un tor de bolevert ! »

— Si vous parlez sérieusement, monsieur, dit le commodore, j'accepte avec reconnaissance.

— A la bonne heure ! s'écria Lasne plus ravi que son prisonnier ; — faisons nos conditions : D'abord, aucune tentative d'évasion...

— Cela va sans dire.

— En outre, si les muses se trouvent sur votre chemin, pas un mot....

— Je vous le promets,

— Pas un geste....

— Rien.

— Foi d'honnête homme ?

— Foi de gentleman ! »

Sans ajouter une parole, le concierge prit son prisonnier sous le bras et se dirigea vers la porte.

« Oh ! » fit John sur ses trois notes.

En entendant cette roulade cacophonique, Lasne se retourna.

« Citoyen jockey, dit-il, tu as besoin de prendre l'air, et je veux passer pour suspect si tu es capable de lier conversation avec les ci-devant que nous pourrions rencontrer... Viens avec nous.

— J'allé avec vos, » répondit John en prenant aussitôt position derrière son maître.

Le commodore avait enfoncé son chapeau sur son visage. Lasne et lui, tant que le soleil resta sur l'horizon, errèrent dans ce dédale de petites rues étroites et sombres qui avoisinent le Temple. John marchait sur leurs talons. Cependant le grand air avait calmé l'exaltation du concierge ; il commençait à sentir l'imprudence de sa démarche, et son œil inquiet interrogeait soigneusement le visage des passants. De temps à autre il se retournait vivement, croyant entendre derrière lui un autre pas que celui de John. Celui-ci allait gravement, humant l'air du soir à pleines narines et offrant dans toute sa personne le type exagéré mais complet de la tournure britannique. Quand Lasne se retournait, il cambrait sa taille et tendait le jarret en disant :

« J'é allé avec vos ! »

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

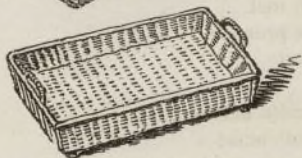
## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

\*. Outre les trois pièces déjà en répétition au théâtre de la Montansier, une quatrième vient encore d'être lue aux artistes. Ce vaudeville féérique est en trois actes, plus un prologue et deux entr'actes dans la salle. Il a pour auteurs MM. Mélesville, Labiche et Charles Desnoyers, et pour titre le *Sopha*. Les interprètes de cette grande pièce seront Sainville, Ravel, Alcide Tousez, Grassot et tout le personnel féminin du théâtre. M. Pellegri, qui arrive de la province, débuttera dans cet ouvrage.

100 100  
100

ti

ac



hier



Explication du dernier Rebus.

S perron, que, 7, année, la, pomme de (ter) se, rat, sept nez bonnes. Sept A sous haie, T, tente, ais presse yeux, ce tube, Hercule.

(Espérons que cette année la pomme de terre sera saine et bonne. C'est à souhaiter, tant est précieux ce tubercule.)

## 1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abrèger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

### UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

### UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 10 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

### Enveloppes comiques.

12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**Au Sablier-Deuil,** 2, boulevard Montmartre. Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valencias, barégés.

### Physionomie de la Garde impériale.

Grande lithographie de 67 centimètres sur 42, papier grand-colombier. — Prix : 6 francs. — Ce beau dessin de L. Lassalle est exécuté d'après le tableau peint par Lorentz, et exposé au salon de 1848. Il représente un bataillon de la garde impériale, et donne l'idée la plus fidèle possible de ce corps privilégié. A Paris, chez Desforges, marchand de tableaux, boulevard Montmartre, en face le théâtre des Variétés.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 3.